

MŪTISMES

TITAU PEU

Ce que je ressentais ne ressemblait pas aux nombreuses injustices qui jalonnent l'enfance... ça touchait l'ego tout d'abord, puis l'appartenance. Pour la première fois, je me sentais Tahitienne, Polynésienne. Je faisais partie intégrante d'un peuple, d'une Histoire et d'une fierté.

Je grandissais peut-être trop vite. Cette «soif de justice» et de connaissance m'ouvrait à un monde auquel mon île, mon éducation ne m'avaient jamais préparée. Je perdais l'innocence, et un mot, à présent, commençait à combler le silence, les doutes et l'incompréhension. Ce mot, presque tabou — du moins dans ma famille — représentait encore des souffrances futures, inévitables, fatales. Pour beaucoup, la simple évocation de celui-ci apportait misère, guerres civiles. Ce mot, c'était celui d'Indépendance. Je ne pensais pas au futur, je souffrais du présent qui nous éloignait, chaque jour un peu plus, d'une terre et d'un état qui ressemblait beaucoup à la paix.

Avant de devenir, comme aujourd'hui, quête ou reconquête d'une culture, qui n'existe plus que dans les livres des «découvreurs», l'indépendance, pour moi, rimait majestueusement avec «égalité». Certains s'enrichissaient, profitant du soleil et des avantages permanents qu'offrait un «paradis» qu'ils pensaient, en toute sincérité, être le leur. D'autres devenaient de jour en jour plus pauvres encore. La jeunesse, ma jeunesse, me faisait croire qu'un pays libre et libéré permettait et encourageait enfin une société sans classe, où il n'y aurait plus ni pauvres, ni riches.

J'assistais aux colères des uns, les mêmes toujours, ceux qu'on ne montre pas, ceux qui vivent dans de toutes petites bicoques, sommaires et dangereusement précaires. La violence, telle une seconde peau, avait revêtu la couleur de la crasse. Cette violence puait, elle haïssait «l'étranger» et battait ceux qu'on dit aimer.

Mutisme, là, les mots n'existent pas, on ne parle pas quand on est paumé. On boit, on se saoule jusqu'à l'épuisement... «Chez ces gens-là» on a oublié la parole. On ne sait pas dire le malaise. On ne dit d'ailleurs presque plus rien... L'acte sexuel lui-même se passe de codes, de préludes. On viole sa femme, ses filles quelquefois, parce qu'on ne sait plus...

Toutes ces choses que je nommais «injustices» m'avaient conduite, presque naturellement, vers le parti indépendantiste. Avec l'aide de Terii, que j'avais retrouvé presque par hasard et qui tenait une place importante au sein du «parti», je pus oublier toutes ces petites inhibitions qui m'ont longtemps gênée, tous ces *a priori* acquis durant l'enfance. Très vite, je trouvai enfin ma place auprès de personnes totalement inconnues. Les revendications se ressemblaient toutes. On y parlait «d'usurpation foncière» et culturelle aussi. Là on trouvait les mots, parce qu'on n'était plus seul.

MŪTISMES

TITAU PEU

Ce que je ressentais ne ressemblait pas aux nombreuses injustices qui jalonnent l'enfance... ça touchait l'ego tout d'abord, puis l'appartenance. Pour la première fois, je me sentais Tahitienne, Polynésienne. Je faisais partie intégrante d'un peuple, d'une Histoire et d'une fierté.

Je grandissais peut-être trop vite. Cette «soif de justice» et de connaissance m'ouvrait à un monde auquel mon île, mon éducation ne m'avaient jamais préparée. Je perdais l'innocence, et un mot, à présent, commençait à combler le silence, les doutes et l'incompréhension. Ce mot, presque tabou — du moins dans ma famille — représentait encore des souffrances futures, inévitables, fatales. Pour beaucoup, la simple évocation de celui-ci apportait misère, guerres civiles. Ce mot, c'était celui d'Indépendance. Je ne pensais pas au futur, je souffrais du présent qui nous éloignait, chaque jour un peu plus, d'une terre et d'un état qui ressemblait beaucoup à la paix.

Avant de devenir, comme aujourd'hui, quête ou reconquête d'une culture, qui n'existe plus que dans les livres des «découvreurs», l'indépendance, pour moi, rimait majestueusement avec «égalité». Certains s'enrichissaient, profitant du soleil et des avantages permanents qu'offrait un «paradis» qu'ils pensaient, en toute sincérité, être le leur. D'autres devenaient de jour en jour plus pauvres encore. La jeunesse, ma jeunesse, me faisait croire qu'un pays libre et libéré permettait et encourageait enfin une société sans classe, où il n'y aurait plus ni pauvres, ni riches.

J'assistais aux colères des uns, les mêmes toujours, ceux qu'on ne montre pas, ceux qui vivent dans de toutes petites bicoques, sommaires et dangereusement précaires. La violence, telle une seconde peau, avait revêtu la couleur de la crasse. Cette violence puait, elle haïssait «l'étranger» et battait ceux qu'on dit aimer.

Mutisme, là, les mots n'existent pas, on ne parle pas quand on est paumé. On boit, on se saoule jusqu'à l'épuisement... «Chez ces gens-là» on a oublié la parole. On ne sait pas dire le malaise. On ne dit d'ailleurs presque plus rien... L'acte sexuel lui-même se passe de codes, de préludes. On viole sa femme, ses filles quelquefois, parce qu'on ne sait plus...

Toutes ces choses que je nommais «injustices» m'avaient conduite, presque naturellement, vers le parti indépendantiste. Avec l'aide de Terii, que j'avais retrouvé presque par hasard et qui tenait une place importante au sein du «parti», je pus oublier toutes ces petites inhibitions qui m'ont longtemps gênée, tous ces *a priori* acquis durant l'enfance. Très vite, je trouvai enfin ma place auprès de personnes totalement inconnues. Les revendications se ressemblaient toutes. On y parlait «d'usurpation foncière» et culturelle aussi. Là on trouvait les mots, parce qu'on n'était plus seul.

MŪTISMES

TITAU PEU

Ce que je ressentais ne ressemblait pas aux nombreuses injustices qui jalonnent l'enfance... ça touchait l'ego tout d'abord, puis l'appartenance. Pour la première fois, je me sentais Tahitienne, Polynésienne. Je faisais partie intégrante d'un peuple, d'une Histoire et d'une fierté.

Je grandissais peut-être trop vite. Cette «soif de justice» et de connaissance m'ouvrait à un monde auquel mon île, mon éducation ne m'avaient jamais préparée. Je perdais l'innocence, et un mot, à présent, commençait à combler le silence, les doutes et l'incompréhension. Ce mot, presque tabou — du moins dans ma famille — représentait encore des souffrances futures, inévitables, fatales. Pour beaucoup, la simple évocation de celui-ci apportait misère, guerres civiles. Ce mot, c'était celui d'Indépendance. Je ne pensais pas au futur, je souffrais du présent qui nous éloignait, chaque jour un peu plus, d'une terre et d'un état qui ressemblait beaucoup à la paix.

Avant de devenir, comme aujourd'hui, quête ou reconquête d'une culture, qui n'existe plus que dans les livres des «découvreurs», l'indépendance, pour moi, rimait majestueusement avec «égalité». Certains s'enrichissaient, profitant du soleil et des avantages permanents qu'offrait un «paradis» qu'ils pensaient, en toute sincérité, être le leur. D'autres devenaient de jour en jour plus pauvres encore. La jeunesse, ma jeunesse, me faisait croire qu'un pays libre et libéré permettait et encourageait enfin une société sans classe, où il n'y aurait plus ni pauvres, ni riches.

J'assistais aux colères des uns, les mêmes toujours, ceux qu'on ne montre pas, ceux qui vivent dans de toutes petites bicoques, sommaires et dangereusement précaires. La violence, telle une seconde peau, avait revêtu la couleur de la crasse. Cette violence puait, elle haïssait «l'étranger» et battait ceux qu'on dit aimer.

Mutisme, là, les mots n'existent pas, on ne parle pas quand on est paumé. On boit, on se saoule jusqu'à l'épuisement... «Chez ces gens-là» on a oublié la parole. On ne sait pas dire le malaise. On ne dit d'ailleurs presque plus rien... L'acte sexuel lui-même se passe de codes, de préludes. On viole sa femme, ses filles quelquefois, parce qu'on ne sait plus...

Toutes ces choses que je nommais «injustices» m'avaient conduite, presque naturellement, vers le parti indépendantiste. Avec l'aide de Terii, que j'avais retrouvé presque par hasard et qui tenait une place importante au sein du «parti», je pus oublier toutes ces petites inhibitions qui m'ont longtemps gênée, tous ces *a priori* acquis durant l'enfance. Très vite, je trouvai enfin ma place auprès de personnes totalement inconnues. Les revendications se ressemblaient toutes. On y parlait «d'usurpation foncière» et culturelle aussi. Là on trouvait les mots, parce qu'on n'était plus seul.

EXTRAIT DE

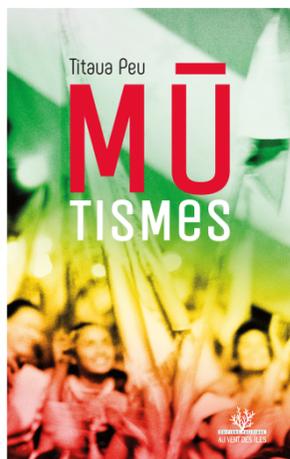


Disponible en librairies
et à notre showroom
de Fare Ute Papeava
Ouvert du lundi au vendredi
de 8 h à 17 h
Tél. 40 50 95 95
contact@auventdesiles.pf
www.auventdesiles.pf



AU VENT DES ÎLES

EXTRAIT DE

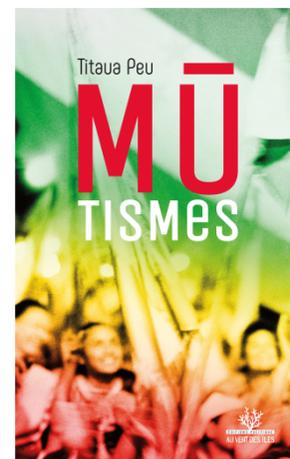


Disponible en librairies
et à notre showroom
de Fare Ute Papeava
Ouvert du lundi au vendredi
de 8 h à 17 h
Tél. 40 50 95 95
contact@auventdesiles.pf
www.auventdesiles.pf



AU VENT DES ÎLES

EXTRAIT DE



Disponible en librairies
et à notre showroom
de Fare Ute Papeava
Ouvert du lundi au vendredi
de 8 h à 17 h
Tél. 40 50 95 95
contact@auventdesiles.pf
www.auventdesiles.pf



AU VENT DES ÎLES